

XYZ. La revue de la nouvelle

Le suicide des lemmings

Jean-François Aubé



Number 143, Fall 2020

Sex, drugs and rock'n'roll : la jeunesse ne meurt jamais

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93616ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Aubé, J.-F. (2020). Le suicide des lemmings. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (143), 27–33.

Le suicide des lemmings

Jean-François Aubé

La musique est un état d'apesanteur
entre la parole et l'image.

BLAKE SCHWARZENBACH

POUR M'APPROCHER D'ELLE, j'ai quitté ma zone. J'ai abandonné ces quelques mètres carrés de relative sécurité où je ne risquais pas de recevoir en plein visage le manche du bassiste. J'ai cheminé vers le public, me suis exposé aux mauvais *feedbacks*, j'ai enjambé mon moniteur, je n'entendais plus le son de ma propre guitare. J'ai évité les pièges que me tendaient les câbles électriques. Ça aurait été cruel de perdre l'équilibre en plein milieu d'une prestation. Il est si rare qu'une telle admiratrice s'intéresse à moi. Elle faisait la joie et la demi-érection de cet agent de sécurité posté devant pour surveiller la foule. Ce n'était pas l'une de ces groupies hystériques. Festive, mais calme, yeux brillants, mais profonds. Elle me souriait en écrasant ses formes contre les barreaux de la clôture. J'ai remarqué que la sueur sur son t-shirt suivait exactement les reliefs de son soutien-gorge, en épousait les bretelles et les ourlets.

Ce concert a eu lieu il y a trois jours. C'était peut-être notre dernier. Je me le remémore pour la énième fois, sans verbaliser mon souvenir au policier devant moi, qui pourtant aimerait bien connaître les détails de cette soirée tragique. La vérité finira bien par être révélée. Je me demande comment mon poète de frère décrirait la sueur longeant les coutures d'un soutien-gorge. Même en ce moment, mon frère est ici, dans ce centre de désintoxication où je me suis réfugié. Il est avec moi dans cette petite bibliothèque transformée en salle d'interrogatoire et me rappelle que je suis nul pour les belles phrases. Je cherche une comparaison, je pense à mon chalet, au printemps, et à *l'eau qui investit le sous-sol en suivant les structures de soutènement*. C'est pourri.

Il y a des rides à profusion dans le visage de l'agent Horwat. Je pense que les rides des enquêteurs sont creusées par les aveux criminels. Elles se promènent pesamment sur la peau du policier *telles des remorques chargées de détresse*. « C'est naïf comme métaphore. » Je sais, mon frère. N'empêche, je devrais peut-être sortir de mon silence et raconter quelque chose, afin de froisser davantage les joues de l'agent Horwat, qui ont été froissées. On a tous besoin de contribuer à un projet plus grand que soi. Dans un documentaire sur l'Égypte, j'ai vu que les pyramides ont été construites sur plusieurs générations. Horwat hausse un sourcil et aussitôt de nouvelles routes s'impatientent dans son front. Il insiste sur les bienfaits de la parole et souligne la gravité de la situation. Il s'inquiète de mon silence et de ma froideur. « En ce moment, votre frère repose entre la vie et la mort. » Je sais. Après ce fameux concert, mon grand frère est tombé du balcon d'une chambre d'hôtel. Mon grand frère est le chanteur du groupe. Il écrit les paroles. Moi, je compose la musique.

Lorsqu'on le questionne sur la popularité et le succès, mon frère se compare souvent à un *surfer*. « Je pensais que la vague allait descendre tranquillement pour s'estomper doucement sur le sable, mais maintenant elle s'est hissée trop haut, et voilà que sa pointe se courbe et se replie violemment sur moi, et le tunnel se referme, je touche sa paroi mousseuse, je m'amuse, mais le naufrage est inévitable. » Un documentaire des années 1950 m'a appris que les lemmings se suicident en masse en se jetant dans l'océan du haut d'une falaise. En cas de surpopulation, et en l'absence d'ennemis, la violence du pauvre petit rongeur se retourne contre le pauvre petit rongeur. Avant, pendant mes séjours en centre de désintoxication, je regardais beaucoup les chaînes spécialisées en documentaires, à la télévision. Je pensais qu'une image valait mille mots.

Cette section de la scène où je me suis avancé pour mieux la contempler avait été mal époncée après le *band* précédent. C'était de l'eau ou de la bière, mais je m'imaginai patauger dans la transpiration de cette groupie qui me fixait toujours.

Pendant deux tounes, je l'ai regardée dans les yeux. Elle me souriait. Et puis mon frère l'a remarquée aussi. Sa position centrale sur la scène avantage le chanteur. Il est plus mobile, mon frère, tellement plus mobile. Il s'est approché plus que moi. La jolie spectatrice a été envoûtée par le texte de cette chanson d'amour qu'il lui a dédiée.

Il y a une dizaine d'années, pour notre deuxième album, mon frère souhaitait que je collabore aux textes. Il m'a dit : « Ce soir, tu vas rester chez toi, tu vas t'asseoir à ta table, et tu vas écrire des paroles. » Sur quoi ? « Observe la vie autour de toi. Tu vas voir, c'est facile. » Après trois heures, il m'a appelé et m'a convaincu de lui lire ce que j'avais composé. Il n'y avait que deux lignes.

Le frigo y est pour beaucoup

Dans les bruits bizarres de la maison

Il y eut un long silence, au téléphone. Puis il a dit : « Tu pourrais essayer de rimer. » Mais il était déjà plus distrait. Il ne s'est plus jamais informé de mes efforts d'écriture. Pourtant cette soirée de travail a produit d'autres fruits.

Il y a des odeurs inconnues

Les voisins sont revenus

Enquêteur Horwat veut que je lui raconte encore mes premières expériences musicales. Elles ont été marquées par l'horrible odeur de café qu'exhalait la bouche de mon vieux professeur de piano. Celui-ci s'étonnait que ma sensibilité musicale fût aussi sombre, mais ce qu'il prenait pour une vieille âme tragique, c'était son souffle fétide qui me l'insufflait. Parfois, il s'endormait en pleine leçon. Son haleine en profitait pour puiser de nouvelles acidités dans le mauvais rendement de ses intestins. J'ai commencé à créer mes propres mélodies dans la peur, en attendant que mon professeur se réveille. Horwat se questionne. « Est-ce que votre obsession pour les compositions à seulement deux accords date de ces improvisations au piano ? » Il tente de me faire parler. C'est bien connu : j'affectionne les couplets à deux accords, comme dans les meilleures pièces des Velvet Underground, Social Distorsion ou Hot Snakes. Ou plus 29

près de chez nous: *Dehors novembre* des Colocs. Alternier compulsivement deux accords, c'est une façon de survivre. Balayer régulièrement les bras entre deux positions permet de ne pas sombrer au fond de l'eau.

L'admiratrice trempée de sueur m'avait complètement oublié. Avec ses yeux et son sourire, elle acquiesçait dorénavant aux avances de mon frère, qui secouait la tête frénétiquement, bras dans les airs. Ses amphétamines venaient de *kicker*. Après les concerts, mon frère termine ses soirées par des séances de sexe de plus en plus *wild*. Il ne peut plus s'en empêcher. S'il ne peut ramener au moins une fille à sa chambre, il sombre dans un abattement épouvantable. M. Brown, l'un de nos agents de sécurité, remplit aussi la fonction d'entremetteur; il distribue des plis comme dans les romans d'époque. Ce soir-là, avant le rappel, M. Brown a remis une convocation officielle à la groupie au t-shirt mouillé. Mon frère l'invitait dans sa chambre d'hôtel.

L'aller-retour entre l'accord de *sol* majeur (G) et l'accord de *do* mineur (Cm) est mon enchaînement préféré. Des tas de grands couplets profitent de cette construction simple et universelle: *Caribou* des Pixies, *You're the One I Want* de Jets to Brazil, et si on oublie le petit détour par le *si* (B), *No One Knows* de Queens of the Stone Age. Contrairement au *sol* majeur, plein et gras, le *do* mineur laisse paraître des nuances, comme les côtes d'un abdomen. C'est par ces accidents qu'il adhère au monde et fait tourner sa roue. Les paroles n'y sont pour rien.

Un jour, un psychologue s'est efforcé d'expliquer cette obsession. « Ces deux accords que vous chérissez, c'est un déchirement et une cicatrice et un déchirement et une cicatrice et ainsi de suite. C'est le pendule entre la souffrance et l'ennui. C'est l'espoir et le désespoir en rotation, l'alternance entre la recharge et la déflagration, un va-et-vient entre la retenue et le passage à l'acte. » Tout le monde est poète aujourd'hui. Je pense que la psychanalyse est un long poème. Quand on essaie de m'analyser, j'ai toujours l'impression d'un

30 châtiment de la mafia. On me coule du béton dessus, alors

que je suis encore vivant. J'ai envie de sortir une paille afin de respirer au-delà des mots. Dans un documentaire, une artiste peintre expliquait pourquoi elle trouve inutile de discuter de sa démarche. « Intellectualiser mon travail embarrasserait mon geste. » Au début du cinéma sonore, Charlie Chaplin hésitait à faire parler son héros. « Charlot est un personnage muet. S'il parle, il perdra son mystère et son romantisme. »

L'interrogatoire est interrompu. Un autre policier demande à parler à l'enquêteur Horwat. Par la porte entrouverte, j'aperçois aussi un caméraman. Le revoilà, lui. Il est sans doute venu foutre la marde. L'équipe de documentaristes qui nous épie depuis deux ans était présente au dernier concert. Ils n'ont pas filmé la chute de mon frère à cinq heures du matin. En revanche, ils ont capté le moment dans la loge, juste après le spectacle. C'est ce que Horwat m'annonce, de retour sur la chaise devant moi. « Sur les images vidéo, vous avez l'air très fâché contre votre frère. » Et puis ? « Une image vaut mille mots », conclut-il. Je ne pense pas, monsieur l'agent. Il est vrai que je suis parfois jaloux de mon frère. Ils s'imaginent peut-être que c'est moi qui l'ai poussé ? « Il y a autre chose », déclare posément Horwat. « Votre frère est mort. »

Le psychologue se trompait. L'effet « que je chéris » n'est pas causé par l'alternance des deux accords. Il advient plutôt à un moment indistinct, *entre les deux accords*. C'est peut-être quand l'anticipation du deuxième infuse déjà le premier, ou lorsque le souvenir du premier colore encore le deuxième. Il n'y a pas de mots pour décrire ça. Dans un documentaire sur le tournage du long métrage *Apollo 13*, on voit que les scènes dans l'espace ont été créées dans un réel état d'apesanteur, grâce à un avion spécial conçu par la NASA. L'Airbus Zero G monte et monte dans le ciel, puis le pilote réduit drastiquement le régime des moteurs. Alors que l'appareil ralentit et pique du nez en chute libre, les comédiens dans la cabine bénéficient, pendant vingt-deux secondes, d'une absence totale de gravité.

Malheureusement, cette sensation d'apesanteur entre deux accords se manifeste de plus en plus difficilement en 31

concert. Mais ils vendent des substances pour ça. Jean-Paul Sartre ingérait du corydrane pour rédiger ses livres, parce que ça lui permettait d'être entièrement au bout de son crayon. Le documentaire duquel je tire cette information précise aussi que Jean-Paul Sartre est devenu aveugle. Parfois je séjourne en centre de désintoxication, je prends des pauses, mais le sevrage est pénible. Là, j'ai un ami qui vient me visiter et me rappelle que le meilleur moyen de tenir le coup est de lever la tête vers le haut et de s'envoler. Je n'ai toujours pas trouvé son nom, parce que quelqu'un à la bibliothèque du centre a déchiré plusieurs pages dans l'encyclopédie des oiseaux. Et je ne regarde plus de documentaires.

Si la fille paraissait calme et mesurée pendant notre prestation, c'est qu'elle réservait ses ardeurs pour le *band* qui nous succédait. La groupie à la brassière gorgée de transpiration était venue pour la formation qui jouait après nous, nourrissait un désir secret pour le leader. Elle a ignoré le papier de mon frère, mais a honoré l'invitation de l'autre chanteur, qu'elle s'est empressée de rejoindre après le spectacle. Peut-être que mon pauvre frère a été mis au courant et que sa colère, fouettée par les stimulants, l'a conduit jusque dans la chambre de cette idole qui avait plus de succès que lui. Peut-être qu'une bagarre a éclaté sur le balcon et que mon frère est tombé. Peut-être qu'il a sauté de lui-même. Je ne sais pas. Ce que je sais, par contre, c'est que depuis le début, mon frère ne voulait pas faire ce concert. Ne pas être la tête d'affiche le rebutait. Il a été convaincu par les documentaristes. Ils avaient besoin de plus de *footage*. « Pour faire un bon deux minutes, ça prend des heures et des heures de *rush*. » Sans ce tournage, mon frère serait toujours vivant.

Un jour, j'ai découvert que le vieux documentaire sur les lemmings avait menti. C'était une mise en scène. Les caméramans avaient multiplié les gros plans d'une dizaine de lemmings pour faire croire à un afflux massif. L'équipe de tournage avait elle-même jeté les lemmings en bas de la falaise en souhaitant qu'ils nagent assez longtemps pour qu'elle puisse capter leur noyade. C'est fréquent, dans les

films animaliers. Vous vous attachez à cet ours brun qui vit un hiver vraiment difficile, mais vous apprenez qu'on a eu recours à trois ours bruns différents. Les documentaristes mentent depuis leurs plus illustres pionniers. Dans le documentaire de 1922 *Nanouk l'Esquimau*, la femme de Nanouk n'est pas vraiment la femme de Nanouk. Les enfants de Nanouk ne sont pas vraiment les enfants de Nanouk. Et puis ce n'est pas vraiment Nanouk non plus.

Ils t'ont tué, mon frère, comme un pauvre petit lemming.